

EXPOSITION

Redéfinir le plaisir

Travaillant sur un projet in situ pour l'ouverture du Musée d'Art Moderne Grand-Duc Jean en 2005, Chad McCail surprend déjà par une vision et un langage originaux, visibles actuellement à la Banque de Luxembourg, au Kirchberg.

L'artiste écossais Chad McCail compose, par le biais de ses dessins, gouaches et peintures, des scènes de vie sociales et privées. De son travail émane une grande observation de l'être humain contemporain, de ses plaisirs, ses maux, ses relations hiérarchiques. L'artiste crée un nouveau monde en transformant les organisations collectives et en redéfinissant les notions essentielles de la vie, comme le sexe, l'argent ou la nourriture. A travers ce monde, McCail cherche à sensibiliser le spectateur, l'invitant à prendre du recul par rapport aux règles qui régissent notre société. Selon lui, l'œuvre doit communiquer, elle doit être le vecteur d'une idée sensée amener le spectateur à revisiter son jugement sur celle-ci. Ses œuvres sont des objets aboutis dont il estime que, contrairement au dialogue, ils doivent fonctionner et exister sans la présence de leur créateur.

Dans cette exposition, l'artiste a divisé son travail en deux sections distinctes, en deux idées: D'une part, il y a la démonstration que les liens entre les êtres d'une même communauté peuvent dépendre de la manière dont chacun exprime ses propres désirs et, d'autre part, la façon dont notre société cherche à dissocier ces liens entre les hommes et leur

désir, de manière à mieux laisser le pouvoir à l'élite. Pour illustrer le désir, Chad McCail utilise l'image du serpent, ancien symbole de renaissance et d'immortalité, très proche du cycle des saisons. Ce serpent appelé "Ouroboros" est également l'un des éléments clés de son projet in situ pour le Musée d'Art Moderne. L'Ouroboros peut évoquer l'idée de la maîtrise personnelle, mais

également le recyclage ainsi que la régénération. Lorsque l'artiste le représente la queue dans la bouche, celui-ci évoque la continuité, le principe de l'écosystème. Lorsque le serpent entoure l'être humain au niveau de l'abdomen c'est qu'il travaille, et lorsqu'il a terminé, celui-ci est représenté ondulant le long du corps.

Chad McCail s'exprime essentiellement au moyen de grands formats aux couleurs très variées et plutôt vives, ce qui ne va pas sans rappeler des illustrations de livres d'enfants. L'avantage de ces grands panneaux réside entre autre dans leur prestance; ils

occupent l'espace d'exposition et invitent le spectateur à se balader "entre eux." Certaines histoires se déroulent sur plusieurs panneaux, bout à bout suivant l'ondulation du serpent, ou encore sous forme de triptyque. Cet agencement original et à échelle humaine apporte une dimension supplémentaire, ludique.

En ce qui concerne les êtres humains, Chad McCail les représente très simplement. Ils sont comme robotisés, avec des articulations très apparentes. Tous les personnages ont une hiérarchie et souvent celle-ci compose l'espace du dessin. Ils travaillent, ont des tensions, cher-

chent le plaisir dans d'autres choses. A travers ces scènes, on ressent l'emprise de la société sur les hommes: n'étant pas vraiment maîtres d'eux-mêmes, une grande frustration les ronge. L'idée de manque de liberté est très présente. Avec "Alien Genital" (le sexe étranger), une œuvre de 1999 composée de six gouaches accompagnées de textes, l'artiste illustre sa conviction que cette frustration commence déjà chez l'enfant: Lors des premiers conflits avec les parents, l'enfant développe une première "ceinture abdominale restrictive", puis vient la seconde "ceinture" lors de la scolarisation, et enfin, la troisième apparaît lorsqu'il entre dans le monde du travail. La société aurait un pouvoir sur les hommes, bien que ce soient les hommes qui la dominent. Chad McCail conclut que le seul moyen d'échapper à cela, "c'est la prise de conscience humiliante du degré de conditionnement [...]. C'est aussi prendre conscience de la distance qui existe entre l'accomplissement de sa propre identité telle qu'elle est conditionnée par le pouvoir et le vrai désir d'une vie pacifique en communauté." Quoi qu'il en soit, cet artiste nous apporte un point de vue qui ne laisse pas indifférent. Le tout par le biais d'une traduction artistique très personnelle, graphique, innovante, et agréable à l'œil.

Céline Slavazza



La vie en "serpentine": détail de l'exposition

(Photo: Céline Slavazza)

THEATER

Mehr Pulp als Fiction

Germain Wagner überzeugt in Conor McPhersons "Der gute Dieb" und rettet die mäßige Inszenierung einer dünnen Story.

Ein Mann im dunklen Anzug schlurft über einen Gitterrost, der wie ein Steg in den Zuschauerraum des Theaters ragt. In der Hand trägt er eine Pistole. Er legt sie auf den Boden, nimmt sie wieder auf. Sie ist sein einziger Halt. Germain Wagner spielt einen kleinen, irischen Gauner in Conor McPhersons Stück "Der gute Dieb", das zurzeit im Kapuzinertheater zu sehen ist.

Der "gute" Dieb ist ganz auf sich allein gestellt, verdammt allein. Dabei gibt er eine schlechte Figur ab. Er hat Angst, panische Angst, fuchtelte mit seiner Knarre in der Hand herum und glaubt, verfolgt zu werden von den Häschern seines ehemaligen Bosses. Dieser hat ihn in die Situation hineingeritten, in der er sich jetzt befindet. Zuerst hat der Boss ihm die Frau ausgespannt, dann hat er ihn in die Falle gelockt: Er sollte angeblich nur den Geschäftsmann Mitchell einschüchtern, der mit seinen Schutzgeldzahlungen in Rückstand geraten war. Doch Mitchell war vorgewarnt und hatte seine beiden Leibwächter bei sich. Der kleine Ganove weiß sich nicht anders zu helfen und richtet

ein Blutbad an: Vom No-Name wird er zum Killer, den nicht nur die Polizei jagt, sondern auch seine alten Kumpäne. Auf seiner Flucht nimmt er Mitchells Frau und deren Tochter zu Geiseln. Doch das Ganze ist ihm eine Nummer zu groß. "Der gute Dieb" wird von den Gangstern in den Mangel genommen, und am Ende von der Polizei ins Kittchen gesteckt. Und niemand weiß, weshalb er ein "guter" Dieb ist, nicht die Zuschauer, vielleicht nicht einmal der Autor, der 33-jährige Ire aus Dublin.

Die Story ist eine kleine, dreckige Gangstergeschichte im Stile der schwarz-weißen B-Movies der 40er und 50er Jahre, unter denen sich einige Juwelen befanden. Manch anfangs verkanntes Schmuckstück brachte es zu spätem Ruhm, so zum Beispiel Allen Barons Film noir "Blast of Silence" von 1961 über einen kleinen Berufskiller. Doch dagegen hat McPhersons Geschichte nur wenig Karat. Er ist Pulp Fiction ohne Poesie, eine Geschichte ohne doppelten Boden.

Oliver Ernsts Inszenierung ist ähnlich einfach gestrickt.

Auf Monitoren im Hintergrund tauchen immer wieder Traumbilder auf, unter anderem von einer Frau: Greta, die Verflozene des kleinen Gangsters. Warum Greta den aus dem Gefängnis Entlassenen in einer mythisch anmutenden Schlusszene zu erlösen scheint? Der Rezensent weiß darauf keine Antwort. Zur geschilderten Handlung passt der Schluss jedenfalls genauso wenig wie die Neonlicht-Effekte. Die synthetische Musik, die aus den Boxen dringt, soll bedrohlich wirken, ist aber nur störend. Das Geschehen untermalt sie nicht.

Bleibt Germain Wagner: Ein Text-Marathon von 40 Seiten hat er zu bewältigen - und eine One-Man-Show, die es in sich hat. Ein-Personen-Stücke gehören zu den besonderen Prüfungen eines Schauspielers. Sie sind Schmankerl für die Galerie. Außer der Pistole als Utensil bleibt dem Schauspieler nur noch seine Bühnenpräsenz. Und die ist in diesem Fall beachtlich: Wagner hält das Publikum anderthalb Stunden bei der Stange, ohne dabei das Timbre seiner Stimme nennenswert zu verändern. Sein Gangster bleibt der, der er schon zu Anfang war. Er erzählt, geht auf und ab, legt sich hin, steht auf, erzählt und erzählt und die Geschichte kommt an. Wagner zieht den Spannungsbogen durch, indem er konzentriert eine Li-



Germain Wagner glänzt als kleiner Gauner im Neonlicht ...

(Foto: Christophe Olinger)

nie verfolgt und ihr treu bleibt. Schauspielerisch ist es eine mehr als gelungene Leistung, aber auch der Luxemburger Mime kann letztendlich die Story nicht retten -

und auch nicht die Frage beantworten, warum denn der "gute" Dieb eigentlich gut ist.

Stefan Kunzmann

"Der gute Dieb" von Conor McPherson wird noch am 4. und 5. Februar im Kapuzinertheater, Luxemburg gespielt.